



ULTIMA VERBA

Pour vivre, il faut choisir : fuir les mauvais chemins.
Si mon conseil t'arrive et si ma voix te touche,
Arrête avant l'instant où le soleil se couche ;
Épargne-toi l'horreur des cruels lendemains.

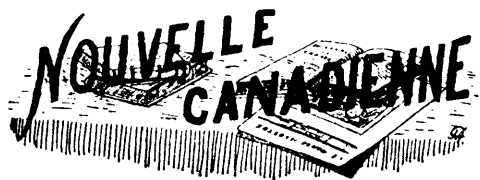
Ne cherche pas le rêve : il navre les humains.
Ne cherche pas la joie : elle est trompeuse et louche.
Ne cherche pas l'amour : il vous flétrit la bouche
Ne cherche pas la gloire : elle vous mord les mains.

Ne cherche pas l'ivresse : aux hontes de l'orgie
Survivrait, en râlant, ton reste d'énergie ;
Mais si tu sais comment le chercher, cherche Dieu !

Lorsque l'âme en jaillit et que la chair en tombe,
Il est une grandeur à se brûler au feu.
Et c'est pour trouver Dieu qu'on traverse la tombe !

Charles Vidler

Paris, 1892.



LA TERRE PATERNELLE

I

UN ENFANT DU SOL

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la nouvelle qui suit, et qui a été écrite, si nous ne nous trompons point, en 1846. Elle a d'abord paru dans le *Répertoire National* , mais la copie dont nous nous servons est manuscrite.

Son auteur, M. le notaire l'atrice Lacombe, était autrefois un des meilleurs amis des lettres canadiennes et en même temps l'un des premiers citoyens de Montréal.

Pour le moment, nous n'en dirons pas davantage, vu que nous aurons occasion de parler de lui de nouveau dans nos "Études historiques."



vironne.

La branche de l'Outaouais qui, en cet endroit, prend le nom de "Rivière des Prairies," y roule des eaux impétueuses et profondes, jusqu'au bout de l'île, où elle les réunit à celles du Saint-Laurent. Une forêt de beaux arbres, respectés du temps et de la hache du cultivateur, couvre, dans une grande étendue, la côte et le rivage. Quelques-uns, déracinés en partie par la force du courant, se penchent sur les eaux et semblent se mirer dans le cristal limpide qui baigne leurs pieds. Une riche pelouse s'étend comme un beau tapis vert sous ces arbres dont la cime touffue offre une ombre impénétrable aux ardeurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer partie du cours de cette rivière, dont les eaux alimentent encore aujourd'hui deux moulins, l'un sur l'île de Montréal, appelé "moulin du Gros Sault," et naguère la propriété de nos seigneurs ; et l'autre, presque en face, sur l'île Jésus, appelé "moulin du Crochet," appartenant à messieurs du séminaire de Québec.

Le bourdonnement sourd et majestueux des eaux, l'apparition inattendue d'un large radeau chargé de bois, entraîné avec rapidité au milieu des

cris de joie des hardis conducteurs, les habitations des cultivateurs situées sur les deux rives opposées à des intervalles presque réguliers, et qui se détachent agréablement sur le vert sombre des arbres qui les environnent, forment le coup d'œil le plus satisfaisant pour les spectateurs.

Ce lieu charmant ne pouvait manquer d'attirer l'attention des amateurs de la belle nature ; aussi, chaque année, pendant la chaude saison, est-il le rendez-vous d'un grand nombre de citadins de Montréal, qui viennent s'y délasser pendant quelques heures des fatigues de la semaine, et échanger l'atmosphère lourde et brûlante de la ville contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Parmi toutes les habitations de cultivateurs qui bordent l'île de Montréal, en cet endroit, une se fait remarquer par son bon état de culture, la propreté et la belle tenue de la maison et des divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de cette terre il y a quelques années, comptait parmi les plus anciennes du pays. Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs ; puis il l'avait léguée à son fils Léonard ; des mains de celui-ci elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin, puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire, comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs ; de cette union il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père ; le cadet s'appelait Charles, et la fille Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'éducation de leurs garçons ; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même ; mais tout avait été fait pour le cœur, rien pour l'esprit. Marguerite là-dessus avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelque temps dans un pensionnat, où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle ; aussi c'était à elle qu'était dévolu, chaque soir, après le souper, le soin de faire la lecture en famille ; les petites transactions, les états de recette et dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père, au dehors, comme la mère à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie et de l'industrie, et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié à son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes et des autres produits de l'industrie, formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin, accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de comptes en règle. Chauvin portait en recette le prix des grains, du fourrage et du bois qu'il avait vendus ; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché ; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement enregistré dans un vieux coffre qui n'avait presque pas servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel d'accroître considérablement

le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs ; et la commune renommée lui accordait volontiers plusieurs mille livres au coffre, qu'en père sage et prévoyant il destinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance, régnaient donc dans cette famille ; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et se-reins.

Oh ! trop heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur !

II

L'ENGAGEMENT

On était au mois de février. La journée de jeudi venait de s'écouler à faire les préparatifs ordinaires pour le lendemain, jour de marché. La soirée était avancée et l'on parlait déjà de se retirer, quand Chauvin, suivant son habitude, sortit pour examiner le temps ; il entra bientôt en prédisant, à certains signes infaillibles qu'il tenait de ses ancêtres, du mauvais temps pour le lendemain. Marguerite, qui comptait déjà sur le plaisir du voyage à la ville, ne partagea pas, comme on le pense bien, l'opinion de son père. Néanmoins, il fut décidé qu'en cas de mauvais temps le jeune Charles accompagnerait sa mère. Puis, chacun se retira, le père désirant n'être pas pris en défaut et Marguerite conjurant l'orage de tous ses vœux.

Cependant, Chauvin avait pronostiqué juste. Pendant la première partie de la nuit, la neige tomba lentement et en larges flocons ; puis, le vent s'étant élevé, l'avait balayé devant lui et amoncelée en grands bancs, à une telle hauteur que les routes en étaient complètement obstruées ; l'entrée même des maisons en étaient tellement encombrée que, le lendemain matin, Chauvin et ses garçons furent obligés de sauter par une des fenêtres de la maison pour en débayer les portes et pouvoir les ouvrir.

L'état des chemins rendit pour un moment le voyage incertain ; mais le père remarqua judicieusement que le mauvais temps empêcherait très sûrement les cultivateurs d'entreprendre le voyage de la ville ; que c'était pour lui le moment de faire un effort et de profiter de l'occasion. Les deux meilleurs chevaux furent donc mis à la voiture, qui se mit en route, traçant péniblement le chemin et laissant derrière elle force cahots et ornières ; les chevaux enfonçaient jusqu'au dessus des genoux ; mais les courageuses bêtes s'en tirèrent bien, et le voyage s'accomplit heureusement, quoique lentement.

Ce que Chauvin avait prévu était arrivé ; le marché était désert ; aussi, n'est-il pas besoin de dire avec quelle rapidité le contenu de la voiture fut enlevé, et combien la vente fut plus productive encore que de coutume.

Dans le courant de la journée, le vent, qui avait cessé depuis le matin, commença à souffler avec plus de violence ; les traces récentes des voitures disparurent sous un épais tourbillon de neige ; dès lors, le retour fut regardé comme impossible. La mère Chauvin et son fils se décidèrent donc à passer la nuit à la ville, et prirent logement dans une auberge voisine.

L'hôtel était en ce moment encombré de personnes que le mauvais temps avait forcées d'y chercher un abri pour la nuit. Au fond de la salle commune, derrière le comptoir, deux jeunes garçons étaient empressés à servir à de nombreuses pratiques des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Les pipes étaient allumées de toutes parts et formaient un brouillard qui combattait notoirement le jet de gaz brillant suspendu au-dessus du comptoir. Les exhalaisons qui s'échappaient des vêtements trempés de sueur et de neige fondue, l'humidité du plancher, l'odeur du tabac et des liqueurs frelatées, un poêle double placé au milieu de la salle et chauffé à cent degrés, tout cela pourra aider nos lecteurs à se faire une idée de l'auberge en ce moment.

JOSEPH-PATRICE LACOMBE.

(A suivre)